

## Raisons et limites d'un exceptionnel consensus *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois

**L**e public est désormais habitué, chaque année, à l'annonce tapageuse et médiatiquement orchestrée des films pré-distingués lors du dernier Festival de Cannes. *Des hommes et des dieux*, de Xavier Beauvois, y ayant obtenu le Grand Prix du Jury, n'échappe pas à la règle : au-delà des circuits habituels de la presse cinématographique, il vient de bénéficier d'un traitement exceptionnel dans l'univers plus restreint des journaux spécialisés dans l'approche du « fait religieux ».

En effet, on ne manquera pas d'être frappé par l'étonnant consensus qui, en passant par des articles d'inspirations diverses, rassemble *Le Pèlerin* (représentant un catholicisme conservateur) et... *Le Canard Enchaîné*, gommant cette fois son habituel anticléricalisme pour se résigner, de bonne grâce, à « encenser » l'œuvre de Xavier Beauvois...

Si l'on excepte la singularité d'un article de Pierre Murat paru le 8 septembre 2010 dans l'hebdomadaire *Télérama*, qui aime organiser sur des films la confrontation d'un « Pour » et d'un « Contre », pareille unanimité en finirait par devenir suspecte, voire inquiétante...

*Des hommes et des dieux*, un bel et bon film ? Soit ! Mais alors, souligner à ce point ses qualités et la véracité des leçons qu'il inspire, n'est-ce pas aussi prendre le risque de prêter à ce film une force dérangeante, de nature à bousculer quelques certitudes ou préjugés ?

### Une restauration du fait religieux incarné dans l'histoire des hommes

On assiste bien, à travers la re-création d'un fait d'actualité caractéristique de notre époque, marquée par les dérives du fanatisme et du fondamentalisme politico-religieux, à une remise en cause des formes de religion désincarnée. Cette grille de lecture est si prégnante qu'elle peut causer la confusion de tel ou

tel spectateur, commentant un amusant lapsus bouleversant l'ordre du titre initial : « *Des dieux et des hommes* » !

Tout d'abord, on est frappé, dès les premières images, par les apparitions successives des moines revêtus d'une bure cistercienne qui a du mal à dissimuler entièrement leurs pantalons. La pertinence de ce dérisoire détail vestimentaire est renforcée par les nombreuses scènes où nous sont montrés les membres de la communauté, revêtus de leurs habits civils, enracinés dans un quotidien ordinaire fait d'une succession de banales tâches domestiques... Il n'y manque même pas la scène de la panne mécanique du break Peugeot, au beau milieu de l'Atlas !

Plus fondamentalement, le parti pris adopté par l'auteur du film ne fait que traduire la source profonde de l'engagement de ces moines, volontairement immergés dans une communauté villageoise, qui pèse de tout son poids de souffrances et de désarroi sur les portes du monastère.

On pourra citer pêle-mêle diverses autres séquences : celle de la fête populaire au cours de laquelle les religieux partagent des festivités traditionnelles, l'exégèse rigoureuse du Coran menée par le prier, la leçon amusante de Frère Luc, expliquant à une jeune fille les vertiges de l'amour physique comme approche de l'emprise du divin, etc. Jusqu'au



## Quatorze ans sans réponses

**Nuit du 26 au 27 mars 1996** : sept moines cisterciens français sont enlevés au monastère de Tibhirine (Algérie).

**30 mai** : les têtes des sept moines sont découvertes au bord d'une route. Les corps ne seront jamais retrouvés.

**10 février 2004** : ouverture d'une information judiciaire à Paris. Elle est confiée au juge antiterroriste Jean-Louis Brugière.

**Mai 2007** : le juge antiterroriste Marc Trévidic reprend le dossier.

**19 novembre 2009** : secret-défense levé sur des documents, dont les notes du général Rondot, numéro deux de la Direction de la surveillance du territoire (DST) à l'époque des faits.

Les commanditaires de l'enlèvement, leur motivation, ainsi que les causes réelles de l'assassinat font toujours l'objet de controverses. Plusieurs thèses s'opposent : responsabilité du Groupe islamique armé (GIA), manipulation des services secrets algériens, bavure de l'armée algérienne...

grossier : « *Va t' faire foutre !* » que le même personnage laissera échapper plus tard lors d'une altercation avec l'un de ses confrères...

Dans cette optique d'une réincarnation assumée de la vie religieuse, la figure de Frère Luc joue un rôle évident de premier plan : son métier de « médecin des corps » (plutôt que seulement des « âmes ») lui confère un charisme rayonnant, à la hauteur du souvenir laissé par la personne réelle qu'incarne Michaël Lonsdale.

### Les éléments d'un plaidoyer implicite

On objectera alors qu'il n'y a là rien de véritablement nouveau, puisque cette volonté d'enracinement dans les réalités temporelles a marqué la vie monastique, dès les premières communautés primitives.

Pour autant, on peut sans doute voir dans cette histoire de martyr de moines, assassinés pour avoir refusé jusqu'au bout le langage et la logique des armes, en faisant le choix d'une fidélité totale à leurs frères villageois assiégés par le Jihad, une dimension apologétique implicite qui confère à ce film la mission de réhabiliter la noblesse et la légitimité d'une vie religieuse consacrée.

De la même manière, on peut aussi considérer cette

confrontation de deux univers religieux comme une suggestion (subliminale ?) de l'écrasante supériorité d'un catholicisme tolérant et accueillant par rapport aux actes barbares perpétrés au nom d'un Islam fanatique et conquérant ?

Mais, précisément, si l'on accepte ces hypothèses, on est obligé aussi de reconnaître que ce choix (idéologique ou doctrinal ?) facilite en même temps une lecture *laïque* du scénario, acceptable désormais par tous les courants de pensée...

À cet égard, on aura aussi constaté avec bonheur la volonté du cinéaste de présenter le rituel de la vie monastique avec beaucoup de pudeur et de dépouillement. Peu de démonstrations liturgiques sulpiciennes : les moments de prière en la chapelle sont simplement rythmés par la mélodie de cantiques *a capella*, le plus souvent repris des psaumes de l'Ancien Testament.

Les assemblées de chapitre, elles-mêmes, s'apparentent à des séances de conseil municipal se réunissant sur fond de crise...

Il est cependant un moment – central et majeur – qui a été souvent souligné par divers critiques, dont la mise en scène reste profondément inspirée par la tradition iconographique de l'histoire biblique : ce sont les longues minutes du repas communautaire,



ornementées d'un fond musical surprenant, emprunté au *Lac des Cygnes* de Tchaïkovski.

Durant cette séquence, la beauté plastique des visages, mise en valeur par un défilé de gros plans (la figure extatique de Frère Amédée semble sortie tout droit d'un tableau du Greco...), nous remémore la dernière Cène qui précède la Passion.

Cette fois, en effet, nous sommes bien dans le registre du « sublime » (au sens fort du terme), n'en déplaise au sévère Pierre Murat qui n'y voit qu'un simple « *fait divers lacrymal* »...

### La figure centrale du prieur

L'évolution du personnage de Frère Christian, magistralement interprété par Lambert Wilson est, elle aussi, à mettre au compte de la progression dramatique de ce long corps-à-corps avec les souffrances du monde extérieur.

Dans les premières séquences, sa personnalité de mystique éclairé confine presque à la caricature : son visage dévoré par le dogmatisme d'un *Credo* assez proche du « fanatisme » tout autant que par l'angoisse qui l'étreint, sa pratique constante (quasi impulsive) de l'invocation divine, peuvent l'assimiler à une sorte de « prophète » totalement déconnecté et impuissant.

Pourtant, la scène étrange du bain purificateur qu'il prend sous une pluie battante, à l'issue du vote unanime de la communauté décidée à rester sur les lieux jusqu'au bout, peut représenter le tournant d'une prise de conscience, lui permettant d'assumer son rôle de « chef de la résistance ».

Sur ce plan, nous sommes assez loin d'une autre clé de lecture, prioritaire pour certains (cf. l'émission *Le téléphone sonne* sur France-Inter du 13 septembre 2010) qui reposerait sur la problématique philosophique du martyr et du sacrifice dans le monde contemporain.

Il y a sans doute beaucoup plus à chercher du côté de la dénonciation totale de tous les intégrismes d'où qu'ils viennent, auxquels renvoie la citation de Pascal (reprise par Frère Luc) qui écrivait (en substance ?) : « *Quand les hommes commencent à tuer avec le plus de sauvagerie et de barbarie, c'est toujours au nom de la religion qu'ils le font* ».

La « pensée » pascalienne résonne comme un écho au prêche inspiré de Frère Christian, qui déclare à un moment, paraphrasant quelque parabole évangélique : « *Les fleurs des champs ne choisissent pas où elles poussent mais reçoivent la vie du soleil où qu'elles soient* »... Véritable hymne à la tolérance auquel pourrait souscrire n'importe quel (« *honnête* ») homme (de « *bonne volonté* »).

### Les dessous des enquêtes officieuses

Tout en refusant de s'aventurer sur la voie d'une analyse politicienne de cette tragédie et des interrogations multiples qu'elle continue de susciter, le réalisateur entrouvre, par allusions, quelques pistes qui sont autant de clins d'œil aux diverses enquêtes menées par les uns et les autres.

Déjà, le choix de l'Atlas marocain comme lieu de tournage (plutôt que la région originelle des environs de Médéa) peut être vu comme l'incidence directe du poids de la censure gouvernementale exercée par le pouvoir algérien.

Par ailleurs, contrastant avec la lenteur d'un avant-propos destiné à nous présenter la réalité paisible d'une symbiose entre la communauté et ses voisins, l'irruption brutale, lors d'un premier assaut lancé sur le monastère, de la bande des terroristes du GIA, en quête de médicaments pour leurs blessés, marque le début d'une marche inexorable de la menace intégriste qui finira par anéantir la communauté des moines.

Dès lors, se succèdent quelques scènes fugitives qui reflètent la complexité d'une enquête impossible sur les véritables responsables du drame.

Si l'intervention initiale des terroristes apparaît bien déterminante dans la montée du processus d'extermination des moines, la brève apparition de quelques représentants de la sphère politique au pouvoir et de soldats de l'armée régulière peut contribuer à nuancer quelque peu cette simpliste interprétation manichéenne.

De la même façon, la brume neigeuse finale dans laquelle disparaissent les personnages symbolise assez bien l'obscurité tenace recouvrant (pour combien de temps ?) toutes les hypothèses présentes (et à venir ?).



**Michel Ferron**  
adhérent du CÉAS  
et membre de l'association Atmosphères 53